

LA MUSIQUE DES SPHÈRES — IMAGES DU MONDE DANS LE ROMAN DE CHRÉTIEN DE TROYES EREC ET ENIDE

*Erec et Enide*¹ est le premier roman connu de Chrétien de Troyes; il y raconte le parcours d'Erec jusqu'à la perfection chevaleresque et sa découverte de l'amour vrai avec Enide. De tous les romans de Chrétien, il s'agit sans doute du plus optimiste, où une vision harmonieuse du monde se combine avec une image encore très positive de la cour d'Arthur et de la mission du chevalier. Depuis longtemps déjà, la critique a remarqué que le roman se construit sur un subtil réseau de correspondances, d'échos, de parallélismes, d'analogies qui s'établissent entre les divers épisodes, les personnages et leurs sens symboliques et qui créent l'impression que rien n'est là par hasard, que tout obéit à un ordre qui serait le reflet de l'Ordre Universel².

Ainsi, par exemple, c'est *au jour de Pâques, au tans novel* (v. 27) qu'Erec part venger la reine. En trois jours, il fait la connaissance d'Enide, gagne l'épervier pour son amie et la présente à Arthur qui lui octroie le baiser qui clôt la coutume du blanc cerf. Leur union est, dès le début, en harmonie non seulement avec le calendrier liturgique, mais aussi avec le temps cosmologique et la nature, par le biais des deux coutumes printanières, survivances de rites qui prétendaient favoriser le renouveau de la vie et de la fertilité³: ce n'est pas un hasard si, pour décrire l'ardeur des jeunes mariés lors de la nuit de noces, Chrétien utilise l'image du cerf qui désire l'eau de la fontaine et celle de l'épervier qui répond à l'appel (v. 2027-32). Il réunit ainsi, de façon très claire, les coutumes et le mariage, intégrant l'histoire des personnages dans un ordre supérieur. Les noces ont lieu le jour de la Pentecôte (v. 1878), que nous pouvons rattacher symboliquement au solstice d'été⁴ qui, bien que représentant la saison de la chaleur et de la lumière dans toute sa vigueur, annonce déjà l'hiver et la diminution progressive de la longueur des jours. Or, c'est après son mariage qu'Erec devient récréant, c'est alors que commence la partie sombre du parcours des deux amants, pendant laquelle ils doivent faire face aux plus grands dangers et surpasser les plus rudes épreuves, dont le refus de l'amour n'est pas la moindre. Finalement, le roman se termine avec le couronnement du couple à *la Nativité*, c'est-à-dire au solstice d'hiver, une autre date cosmologique qui marque une transformation, qui annonce un cycle nouveau. Selon Philippe Walter, *si Pâques marque un départ (le printemps), Noël désigne un aboutissement (l'hiver) mais la longue nuit de la Nativité traversée des éclats somptueux d'un couronnement grandiose suggère non pas la mort mais la naissance d'une lumière nouvelle*⁵.

Il y a cependant quelques éléments incongrus, quelques "bizarreries" qui semblent empêcher le fonctionnement parfait de la grande roue universelle. La critique les a tout simplement ignorés, ou en a parlé soit comme de détails sans importance, soit comme des ironies gratuites de l'auteur. Il me semble, cependant, qu'il s'agit de pièces importantes du système, dont il faut tenir compte. Je traiterai donc de suite l'étrange liste d'invités aux noces d'Erec, que F. Lot jugea *des noces de Gamache*, en soulignant la *touche de parodie très certaine*⁶ du défilé. J'examinerai aussi la description de Guivret, ce nain si bizarre aux attributs solaires. En utilisant ces éléments à première vue problématiques pour renforcer la thèse de l'harmonie, j'espère contribuer à démontrer la justesse de l'affirmation de Bezzola:

Quand, dans un récit, par exemple, tout se passe normalement, le lecteur n'en percevra souvent qu'obscurément le sens symbolique et s'adonnera tout entier au charme de la narration. Mais vienne tout à coup un passage où un aspect insolite des choses, une aventure, une attitude du héros aient un caractère énigmatique, le lecteur médiéval, habitué à voir la réalité derrière le voile des phénomènes, ce lecteur avisé reste interdit, pensif, et se sent peu à peu envahi par la signification plus profonde (...) de ce qu'il lit, de ce qu'il voit, de ce qu'il entend⁷.

À la demande d'Erec, Arthur invite tous ses vassaux (*qui de lui tenoient terre* — v. 1876) pour les noces du jeune héros. Voici l'énumération des convives:

*Molt i vint a riche conroi
li cuens Branles de Colescestre,
qui cent chevax mena an destre;
après i vint Menagormon,
qui sires estoit d'Eglimon;
et cil de la Haute Montaigne
i vint a molt riche conpaigne;
de Traverain i vint li cuens
atot. c. conpaignons des suens;
après vint li cuens Godegrains,
qui n'an amena mie mains.
Avoec cez que m'oez nomer
vint Moloas, uns riches ber,*

*et li sires de l'Isle Noire:
nus n'i oï onques tonoire,
ne n'i chiet foudre ne tanpeste,
ne boz ne serpanz n'i areste,
ne n'i fet trop chaut ne n'iverne.
Et Greslemuef d'Estre-Posterne
i amena conpaignons vint;
et Guingamars ses frere i vint,
de l'isle d'Avalons fu sire:
de cestui avons oï dire
qu'il fu amis Morgant la fee,
et ce fu veritez provee.
Daviz i vint de Tintajuel,*

*qui onques n'ot ire ne duel.
 Asez i ot contes et dus,
 mes ancore i ot des rois plus:
 Garraz, uns rois de Corques fiers,
 i vint a .Vc. chevaliers
 vestuz de paisle, et de cendax,
 mantiax et chaucés et bliāx.
 Sor un cheval de Capadoce
 vint Aquiflez, li rois d'Escoce,
 et amena ansamble o soi
 andeus ses filz, Cadret et Quoi,
 deus chevaliers molt redotez.
 Avoec ces que vos ai nomez
 vint li rois Bans de Ganieret,
 et tuit furent juesne vaslet
 cil qui ansamble o lui estoient,
 ne barbe ne grenon n'avoient.
 Molt amena gent anvoisiee,
 .Ilc. en ot an sa mesniee;
 n'i ot nul d'ax, quiex que il fust,
 qui faucon ou oisel n'eüst,
 esmerillon ou esprevier,
 ou riche ostor sor ou griuer.
 Quirions, li rois vialz d'Orcel,
 n'i amena nul jovancel,
 einz avoit conpaignons .II. cenz,
 don li mainz nez avoit cent anz;*

*les chiés orent chenuz et blans,
 que vescu avoient lonc tans,
 et les barbes jusqu'as ceinturs;
 ces tint molt chiers li rois Artus.
 Li sires des nains vint après,
 Bilis, li rois d'Antipodés,
 cil dont ge vos di si fu nains,
 et fut Bliant freres germains
 de toz nains fu Bylis li mendres,
 et Blianz ses freres li grendres,
 ou demi pié ou plainne paume,
 que nus chevaliers del rëaume.
 Par richesce et par conpaignie
 amena an sa conpaignie
 Bylis deus rois qui nain estoient,
 qui de lui lor terre tenoient,
 Gribalo, et Glodoalan;
 a mervoilles l'esgardoient l'an.
 Quant a la cort furent venu,
 formant i furent chier tenu;
 an la cort furent come roi
 enoré et servi tuit troi,
 car molt estoient gentil home.
 Li rois Artus a la parsome,
 quant asanblé vit son barnage,
 molt an fu liez an son corage.
 (v. 1884-1962)*

Ce *barnage* est en effet très bizarre et il est possible qu'il fût considéré ridicule par les plus rationnels des destinataires contemporains de Chrétien, mais le limiter à son caractère humoristique c'est réduire de beaucoup sa portée. Cet extraordinaire catalogue fait contraste avec la sage (et combien plus humble) énumération des convives du couronnement d'Erec et Enide, où l'on compte des Normands, des Bretons, des Ecossais, des Anglais et tous les chevaliers et les dames *des Gales jusqu'an Anjo*, d'Allemagne et de Poitou (v. 6585-95). Il s'agit des *vassaux de toutes les terres soumises à Henri II d'Angleterre, le contemporain et peut-être le protecteur de Chrétien, qui se vantait de faire revivre la cour et le royaume d'Angleterre*⁸. Dans cette scène Chrétien imite sans doute Wace qui, dans l'énumération des invités à un autre couronnement, celui d'Arthur et Guenièvre, avait inclus, outre les chevaliers de la Table Ronde et quelques rois étrangers, tous les comtes et barons de Grande-Bretagne, en ayant soin d'évoquer les diffé-

rentes régions d'où ils provenaient⁹. Il terminait son inventaire par une affirmation qui dénote la relative étroitesse du monde arthurien du *Roman de Brut*:

*N'ot remis barun des Espaine
dessi al Rin vers Alemaine
ki a la feste ne venist (...)*¹⁰

Une première explication pourra donc être avancée pour les différences entre les deux listes d'invités d'*Erec et Enide*: prenant le texte de Wace pour modèle dans cette première partie du couronnement, Chrétien a limité l'*inventio* dans ce passage à une adaptation de "décor politique" et en a donc exclu tout personnage fabuleux, qui pourrait atténuer l'efficacité de l'évocation des vassaux d'Henri II. Chrétien n'avait pas, que je sache, de modèle littéraire direct pour la description des noces: il put alors imaginer la liste d'invités merveilleux, dont le sens n'est pas (ou n'est pas directement) politique, mais qui devra être intégrée dans une analyse symbolique de l'oeuvre.

Chrétien insiste sur le fait que rois, contes et ducs sont vassaux d'Arthur et que **tous**, sans exception, se présentent à la cour, contribuant à une démonstration éclatante de son pouvoir:

*(...) que nul si hardi n'i eüst
qu'a Pantecoste ne fust.
N'i a nul qui remenoir ost,
qui a la cort ne vaigne tost,
des que li rois les ot mandez. (v. 1877-81.*

C'est d'ailleurs la **totalité** ce que le poète veut, avant tout, exprimer lorsqu'il multiplie les chiffres *cent* (v. 1886; 1892), *deux cents* (v. 1928; 1935) et *cing cents* (v. 1914). C'est encore la totalité qu'il veut signifier quand il associe des personnages qui se complètent parce qu'ils sont l'exact opposé l'un de l'autre. Ainsi le roi *Bans de Ganieret*, qui se fait accompagner de deux cents jeunes gens encore imberbes et le roi *vialz d'Orcel*, dont les deux cents compagnons (le parallélisme est parfait) sont barbus et vieux de cent ans et plus (v. 1922-40). Ainsi encore *Bilis* et *Bliant* - noter la ressemblance des noms, qui souligne la correspondance —, les deux frères dont le premier est le roi des nains et le deuxième un géant (v. 1941-48)¹¹.

Enfin, la totalité est symbolisée par la seule présence de personnages fabuleux provenant de l'Autre Monde, ce qui est le cas de presque tous les invités cités, puisque les chevaliers de la Table Ronde — ceux du monde d'Arthur — avaient été énumérés auparavant, lors de la présentation d'*Enide*

à la cour (v. 1662-706). L'*Estre-Posterne* et l'île d'Avalon d'où viennent *Greslemuef* et *Guingamars*, situés à l'extrême Occident (v. 1902-08), font bien partie de l'Autre Monde celtique, tout comme l'*Isle Noire*, espèce de paradis maléfique où le temps n'existe pas¹². Quand à *Corques*, il s'agit probablement de Cork, en Irlande — une île mythique dans la littérature arthurienne, souvent assimilée à Avalon, l'île occidentale. Disons que ce catalogue de personnages sert à montrer que tous les rois et *barons* du monde — de ce monde-ici et de l'autre — étaient présents à la cour d'Arthur.

Malgré tout, cette liste fabuleuse pourrait n'être que l'heureux développement d'un *topos* littéraire, celui des monstres qui paraissent dans les cortèges nuptiaux comme éléments spectaculaires¹³. Notons cependant que Chrétien n'insiste pas du tout sur l'aspect monstrueux de ces personnages, si ce n'est sur la petite taille de Bilis et la grande taille de son frère Bliant. De tous ces êtres, le roi d'*Antipodés* est le seul que Chrétien ait puisé dans la tradition savante des encyclopédies et des *mappae mundi*; il a un rôle capital comme signe de la totalité. En effet, dans les ouvrages didactiques du Moyen-Age le pays des Antipodes, l'hémisphère sud, est un reflet inversé de l'hémisphère Nord:

Notre hémisphère, quelque fécond qu'il soit en êtres monstrueux, aurait du mal cependant à rivaliser avec... son symétrique, l'alter orbis. Pour ceux qui le croient habitable, l'hémisphère Sud est peuplé par nos Antipodes ou Antichtones. (...)

Les Antipodes sont des êtres dont les pieds sont littéralement collés à nos semelles: à chacun de nous correspond un Antipode. Cette idée (...) fait penser à certaines visions du monde propres aux peuples chamaniques décrits par Mircea Eliade: l'autre monde, celui des esprits, est le reflet exact du nôtre, d'où les pratiques funéraires qui consistent à enterrer le mort avec son cheval, ses objets familiers, des provisions. (...)

*Au pays des Antipodes tout se passe "à l'envers", comme sur un négatif photographique (...)*¹⁴.

Déjà dans l'énumération des chevaliers de la Table Ronde lors de la présentation d'Enide à la cour, le narrateur avait utilisé le même procédé en accouplant deux à deux des chevaliers à caractères opposés: le *Biax Coarz* est évoqué juste avant le *Lez Hardiz* (v. 1676-7), *Dodins Li Sauvages* immédiatement après *Maudiz li Sage* (v. 1679-80) et *Yvains li preuz* avant *Yvains li avoutre* (v. 1685-6). L'importance de la hiérarchie est soulignée par le narrateur, qui commence par évoquer les dix chevaliers les plus importants (en ayant soin de les présenter dans l'ordre de leur valeur). Bien sûr, les chevaliers de la Table Ronde ne pouvant se limiter à dix, il en mentionne encore quelques dizaines, mais *sanz nonbre*, c'est-à-dire, sans

les compter et conserve ainsi le sens symbolique de complétude et de perfection qui est celui du chiffre dix, tout en signalant l'énorme quantité de chevaliers au service d'Arthur.

Tout au début de ce passage, le poète annonce:

*De chevaliers i avoit tant (...)
que je n'an sai nomer le disme,
le treziesme ne le quinzisme. (v. 1662-6)*

Or, T. E. Hart¹⁵ a remarqué un parallélisme frappant entre ces vers et ceux qui introduisent la cérémonie du couronnement:

*Or ne porroit langue ne boche
de nul home, tant seût d'art,
deviser le tierz ne le quart
ne le quint de l'atornement
qui fu a son coronement. (v. 6640-4)*

L'omniprésence des nombres dans les deux passages contribue à créer une image de belle *ordonnance*¹⁶, plus évidente, bien sûr, dans la scène du couronnement, où les chiffres quatre et deux se répètent à satiété. Le rapprochement établi par T. E. Hart entre ces deux épisodes est très intéressant: la Table Ronde et le *Quadrivium* sont évoqués dans deux passages qui se font écho par plusieurs détails¹⁷. En effet, la Table Ronde qui, dans la première présentation qu'en fait Chrétien, rime avec *monde* (v. 1669-70) est un microcosme, tout comme la robe d'Erec, où l'on découvre l'univers à l'aide des quatre arts, sous l'inspiration de Macrobe¹⁸. Chrétien établit ainsi, par le biais des correspondances qui construisent la *conjointure* de son oeuvre, encore une image de perfection et de totalité, encore une "image du monde" qui repose sur la combinaison de deux principes complémentaires — dans ce cas, le cercle et le carré.

Bezzola avait remarqué qu'à la prééminence du chiffre quatre dans cette dernière partie, fait pendant celle du chiffre trois dans le *premerains vers*¹⁹. Or, la combinaison du trois — qui symbolise ce qui est spirituel — et du quatre — qui désigne tout ce qui est matériel — est encore signe de totalité. Sept et douze, respectivement la somme et le produit de trois et quatre, sont des nombres qui désignent la complétude: le cycle de sept ans, très courant dans la littérature traditionnelle ou les douze signes du Zodiaque, les douze mois de l'an, etc., le démontrent. Encore une fois, il s'agit d'une totalité obtenue par combinaison de principes complémentaires, et même opposés.

Les bizarres *berbioletes* et les deux bêtes qui supportent chacun des

trônes d'Erec et Enide — le léopard et le crocodile — semblent aussi poser problème. Quant à ces derniers, Bezzola déclare que *le léopard, symbole de la vaillance, est opposé au principe de la rage diabolique, du mal, représenté par le crocodile*²⁰. S'agit-il encore de la complémentarité de principes opposés? Je ne le crois pas; si le crocodile est bien une bête diabolique,²¹ le léopard, bien qu'il puisse être symbole de force et d'énergie guerrière, se distingue du lion par sa connotation négative:

*Les lions de la troisième espèce sont engendrés par une bête qui se nomme parde: et de tels lions sont dépourvus de crinière et sans noblesse, et on les met au nombre des bêtes viles*²².

Rappelons, d'ailleurs, que lorsqu'Erec, accusé de récréance, décide de partir à l'aventure avec sa femme, il s'arme lui-même sur un tapis, *sur une ymage de liepart* (v. 2630). Cet animal, qui représente ici l'ardeur guerrière du héros, fait contraste avec le lion, auquel Erec avait été comparé juste après les noces (v. 2212), c'est-à-dire après son affirmation (trop précoce, il est vrai) comme chevalier accompli. Le léopard a la force et l'agressivité du lion, mais il lui en manque la noblesse; lors de son départ, Erec récupérait sa valeur guerrière, mais il lui manquait les qualités courtoises indispensables pour redevenir un chevalier complet²³.

S'il faut trouver une opposition Bien/Mal, alors celle-ci se traduit par l'opposition entre les deux époux et les bêtes sur lesquelles ils s'assoient comme pour montrer qu'ils dominent les forces diaboliques. Nous avons vu le symbolisme du léopard. Quant au crocodile, animal aquatique et dévorant, il peut représenter la période, dangereuse entre toutes pour la personnalité d'Erec et de sa femme, où ils s'abandonnaient, à la cour du roi Lac (du roi des "eaux dormantes"), à l'amour engloutissant. C'est symptomatique qu'au moment où le couple a triomphé de l'imperfection, au moment où Erec ne peut plus être assimilé à un léopard mais mérite la comparaison avec le lion, au moment où leur amour s'affirme définitivement comme le meilleur moyen de se détacher de l'immobilisme et d'atteindre l'individuation, c'est symptomatique qu'à ce moment-là soient présents ces deux animaux chthoniens: ils sont le signe du surpassement des difficultés qui a enrichi Erec et Enide; le Mal, qui fait partie de l'ordre universel, ne peut pas être simplement éliminé ou ignoré. Voilà encore, dans l'association des deux personnages et des animaux dont les pieds des trônes ont la *sanblance*, une image de totalité par conjugaison de contraires²⁴.

D'autre part, comme les invités aux noces d'Erec, ces êtres sont des figurations de l'Autre. Ils sont les représentants, cette fois-ci, non de l'Autre Monde celtique mais de l'Orient des merveilles, cité d'ailleurs à propos des *berbioletes* (*itex bestes neissent en Inde* — v. 6738), ces petits animaux

apparemment inventés par Chrétien, qui mangent girofle et cannelle (v. 6741) et rappellent, par leurs couleurs, les pierres précieuses dont on disait que l'Orient était très riche. En effet, leur fonction est la même dans ce roman: tout comme le pays des Antipodes, ils représentent, il me semble, l'*alter mundus* dont parle Jourdain de Séverac, cité par Claude Kappler à propos de l'Inde:

Hic sunt multa et infinita mirabilia; et incipit in hac prima India quasi alter mundus²⁵.

Ce monde n'est pas seulement caractérisé par une infinité de différences, mais aussi par le fait que beaucoup de choses, là-bas, sont à l'inverse de ce qu'elles sont chez nous (...).

On sait que le latin médiéval est un latin plus que décadent, mais on ne peut s'empêcher de penser au sens d'*alter* qui désigne l'autre non pas parmi plusieurs possibles mais dans une opposition terme à terme de deux sujets. *Alter* est celui qui n'est pas moi! *Alter mundus* c'est, dans la perspective des deux seuls mondes possibles, (...) celui qui est l'inverse du nôtre²⁶.

La modeste liste d'invités au couronnement signalée plus haut s'explique donc non seulement par la fidélité à Wace, le modèle (cf. p. 221), mais également par le fait que la fonction des convives exotiques est remplie, ici, par les animaux venus d'Orient²⁷.

L'esprit de l'auteur du *Roman de Brut*, dont Chrétien reprend quelques passages — comme de couronnement d'Arthur et de Guenièvre, par exemple — est très différent de celui que nous découvrons dans *Erec et Enide*. Il suffit pour s'en apercevoir de relire la liste des alliés de l'Empereur de Rome, ennemi d'Arthur (v. 2265-96). Aux rois de Grèce, de Turquie, d'Égypte, de Crète et de Syrie s'ajoutent Micepsa de Babylone et Alifatima d'Espagne, Bocus de Médie, Xersès de Tyr et Mustensar *ki Afrike tint, / ki luin maneit et de luin vint; / Africans mena e Mors / e porter fist ses granz tresors* (v. 2283-6). Nous avons vu comme le monde arthurien se limitait, chez Wace, à l'Europe Occidentale. Les ennemis d'Arthur seront donc recrutés en Europe Orientale, dans le proche Orient de l'Ancien Testament et, bien sûr, en Afrique, qui comme l'Espagne²⁸ d'*Alifatima*, est le pays des Maures, des infidèles par excellence. Chez Wace, comme dans *La Chanson de Roland* et dans les chansons de geste en général, l'Orient et l'Afrique sont le territoire du Mal, de l'Autre qu'il faut éliminer. Chez Chrétien de Troyes, la cour d'Arthur d'abord (lors des noces), et le royaume d'Erec allié à celui d'Arthur à la fin, intègrent l'Autre, en accord avec une pensée tolérante²⁹ où la totalité passe toujours par la *coincidentia oppositorum*.

Dans sa dernière oeuvre, où cette image harmonieuse et positive du monde est définitivement mise en question, ce n'est pas non plus le

maniqueïsme qui la remplace, mais le doute, le déséquilibre et l'incomplétude. L'auteur l'exprime soit par la dualité non résolue de l'ironie, soit par celle des étranges royaumes du Roi Pêcheur où regnent deux rois, et de la Roche Sanguin où Gauvain retrouve deux reines: là il n'y a pas opposition conciliée mais image redoublée du même, comme avec les apparitions répétées, obsessionnelles des chevaliers gardiens de passages du pays de Galvoie³⁰.

A la lumière de l'analyse de ces "images du monde", il sera plus facile de comprendre les caractéristiques contradictoires de Guivret, le nain solaire compagnon d'Erec, non comme de simples bizarreries dépaysantes mais comme des éléments motivés par le sens profond du texte. Effectivement, Chrétien en fait une description qui repose sur l'opposition:

*(...) qu'il estoit molt de cors petiz,
mes de grant cuer estoit hardiz. (v. 3665-6)*

Pierre Gallais souligne le caractère **totalisant** de ce personnage qui est, selon lui, une image de la souveraineté:

Cette souveraineté est comme exaltée par la solitude, par la hauteur de la tour isolée et, paradoxalement, par la petite taille du roi Guivret. Et il y a plus: le nom même du petit roi, Guivret, qui signifie "petite guivre", "petit serpent". Guivret, qui se tient sur les hauteurs (au sommet de sa tour), est donc aussi un personnage "chthonien"; il règne aussi sur les forces du monde souterrain; entre les deux, il règne aussi sur la surface, sur les cailloux du sol qu'il brise avec les fers de son cheval, et, par les étincelles qu'il en fait jaillir, il montre qu'il est aussi le maître du feu.

Guivret est donc l'image d'une Souveraineté forte, ardente, belliqueuse (...); il est aussi une figure "totalisante", mais selon la verticalité, non l'horizontalité; (...)³¹

Il faudrait encore signaler les lions d'or de sa selle, symboles de la souveraineté et de l'accomplissement guerrier, ses armes tranchantes et étincelantes, sa bravoure au combat. D'autre part, sa petite taille et son nom (le nom n'est jamais arbitraire dans la Littérature médiévale) le rapprochent des "nains félons" et chthoniens qui pullulent dans les romans arthuriens et dont Chrétien nous fournit un exemple tout à fait traditionnel avec le nain d'Yder. Or, Guivret, qui constitue à lui seul encore un "tout" fait de la conjugaison de traits opposés, compose avec Mabonagrain, auquel il est

relié par de nombreuses analogies, un de ces couples formés par deux personnages à caractères inverses.

Face à la multiplicité des comtes et à l'indéfinition des voleurs et des géants auxquels Erec doit faire face, tous deux ressortent par leur individualisation et leur importance dans le parcours du héros. Guivret est presque le pair d'Erec puisque, une première fois vaincu par lui, il est près de le tuer dans un deuxième combat; Mabonagrain, dont la valeur guerrière est également exceptionnelle, constitue, disons, une synthèse de tous les ennemis qu'Erec avait affrontés jusqu'à l'épisode final de la Joie de la Cour. La scène où, après leur premier combat, Erec et Guivret se pansent mutuellement avec leurs chemises (v. 3904-6) en fait, plus que des amis inséparables, des frères de sang; l'épisode où le petit roi fait soigner le héros et lui donne une nouvelle monture et de nouveaux habits montre qu'il le fait renaître³²; finalement, Erec pourra revenir à la cour d'Arthur, et il choisira Guivret pour l'accompagner. Quant à Mabonagrain, il a passé sa jeunesse à la cour du roi Lac, père d'Erec, et le couple qu'il forme avec la cousine d'Enide est, selon P. Gallais, le *contenu inversé* du couple des héros³³. Les combats contre Guivret et Mabonagrain ne sont pas de simples épreuves chevaleresques, ils sont essentiels pour la construction de la personnalité d'Erec. Le premier, comme symbole de la souveraineté, est un signe du futur royal d'Erec; le second, qui a la même origine que le héros (rappelons que c'est à la cour du roi Lac, dont le nom évoque les dangereuses eaux dormantes, qu'Erec s'était abandonné aux charmes paralysants de l'amour), représente le passé dont il doit se libérer.

Différemment de tous les autres adversaires d'Erec, Guivret et Mabonagrain sont des gardiens de passages, descendants des guerriers qui, dans la Littérature celtique, gardaient les gués qui conduisaient à l'Autre Monde, défiant tous ceux qui voulaient passer la frontière. Mabonagrain, que la critique estime être un avatar de Mabon, le prisonnier de l'Autre Monde³⁴ (et le verger, espace clos et hors du temps, est bien une figuration négative de l'Autre Monde), en a tous les traits: de taille gigantesque, ce qui annonce sa démesure (également symbolisée par ses armes vermeilles), il attend ses rivaux potentiels "sous les arbres" (v. 5848), comme les grands chevaliers qui se multiplieront dans le *Conte del Graa*³⁵.

Quant à Guivret, ce n'est plus, bien sûr, son aspect physique qui en fait un descendant du gardien des passages celtique, mais il guette du haut de sa tour tous les chevaliers qui surviennent et fonce à toute allure sur ceux qui passent outre. D'ailleurs, l'espace qu'il garde (voir colonne de gauche) présente des similitudes curieuses avec celui que garde Mabonagrain (colonne de droite):

Au desbuchier d'un plesseiz
 troverent un **pont torneiz**
 par devant une haute tor
 qui **close estoit de mur an tor**
 et de **fossé lé et parfont**.
 Isnelemant passent le **pont** (...) **roide et bruianz come tanpeste**.
 Quant il vit Erec **trespassant**,
 jus de la tor a val descent (...) **mes de l'air est de totes parz**
 la s'an tre vienent et desfient (...) **si que riens entrer n'i pooit,**
 (v. 3655-68) **se par un seul leu n'i antroit,**
 (v. 3758-9) **ne que s'il fust toz clos de fer.**

(Je souligne)

...tant qu'il sont devant les **bretesches**
 d'un chastel fort et riche et bel,
clos tot an tor de mur novel:
 et par desoz a la reonde
 coroit une **eve si parfonde,**
roide et bruianz come tanpeste.
 (v. 5322-27)
 El vergier n'avoit an viron
 mur ne paliz, se de l'air non;
 par nigromance **clos li jarz,**
si que riens entrer n'i pooit,
se par un seul leu n'i antroit,
ne que s'il fust toz clos de fer.
 (v. 5689-95)

La tour de Guivret et le château de Brandigan sont les seules constructions que, tout au long du roman, Chrétien décrive avec un certain détail. Dans les deux cas, il insiste sur les barrières qui les isolent de l'extérieur, ce qui — je crois l'avoir démontré ailleurs³⁶ — est une caractéristique, chez Chrétien, de la description des espaces de l'Autre Monde. Le château du roi Evrain se dresse sur une île fertile et complètement autonome (v. 5344-55), entourée d'une eau profonde et agitée (il s'agit bien sûr d'une survivance de la frontière aquatique avec l'Autre Monde); le verger est isolé par un mur d'air presque infranchissable, avec une seule entrée étroite, *topos* souvent en rapport avec l'entrée dans un monde autre³⁷. La tour, par sa verticalité qui unit la terre et le ciel, peut aussi représenter un espace de l'Autre Monde. En outre, non seulement elle est très bien défendue, mais elle sert à garder un passage — un pont qu'Erec doit franchir pour continuer son chemin. Ce n'est pas par hasard, d'ailleurs, que le combat a lieu *au chief del pont*, comme dans une version modernisée du combat auprès du gué, qui opposait dans la Littérature celtique le héros au gardien du passage pour l'Autre Monde. Rappelons encore que Guivret, comme Mabonagrain, vit sur une île puisqu'il est le roi des Irlandais (v. 3846)³⁸.

Une autre particularité rapproche, tout en les distinguant, ces deux personnages. Il s'agit d'hommes de taille anormale, que le narrateur ne définit cependant jamais, au cours de tout le roman, comme un "géant" ou un "nain". Disons qu'il s'agit de monstres "humanisés", dont les référents folkloriques et merveilleux, Bilis et Bliant, s'étaient rendus aux noces d'Erec et Enide: comme eux, Guivret et Mabonagrain forment un couple, se complétant par les oppositions et les analogies qui s'établissent entre eux.

Lorsque, du haut de son observatoire, il aperçoit Erec pour la première

fois, Guivret fonce sur lui comme un rapace. Son immobilité initiale, l'insistance sur la hauteur de la tour, la réaction instantanée à la vue d'une "proie" et la rapidité avec laquelle il *a val descent* (v. 3668), *fandant / parmi le tertre contre val* (v. 3690-1) le dynamisme et la vitesse représentés par les étincelles qu'il produit en cassant les cailloux avec les sabots de son cheval et finalement sa petite taille peuvent créer une analogie avec un oiseau de proie — un épervier, par exemple³⁹.

Quant à Mabonagrain, si les analogies entre ce personnage et le cerf sont discutables, celles qui existent entre l'épisode de la Joie de la Cour et la chasse au blanc cerf sont déjà plus évidentes. C'est la "mauvaise parole" de Mabonagrain, qui promet à son amie qu'il fera tout ce qu'elle lui demandera de faire, qui l'oblige à devenir son prisonnier jusqu'à ce qu'un chevalier plus brave que lui le délivre en le terrassant. Comme lui, Arthur est le prisonnier de sa parole, puisqu'il a imprudemment restauré la coutume du blanc cerf sans penser que cela provoquerait le désordre à la cour. Dans les deux cas, donc, Erec vient rétablir l'harmonie. Dans les deux cas encore, il rétablit la marche du temps et la fertilité menacée: il annule l'isolement stérile des deux amants et l'atemporalité du verger maléfique⁴⁰, il résout l'impasse dans laquelle la cour d'Arthur se trouvait, immobilisée pendant trois jours dans l'attente d'une solution, et assure le rétablissement harmonieux d'une coutume qui assure la fertilité. De toute façon, l'élément le plus évident qui unit les deux épisodes est sans doute le cor: l'instrument qui annonce, à la chasse, la capture de la proie est celui qui annonce la fin de la coutume du verger de Brandigan.

Lorsqu'Erec et Enide reviennent à la cour avec Guivret — le motif du groupe de trois personnages du *premerains vers* se répète lorsqu'on approche la fin du roman⁴¹ — l'accueil que leur réservent Arthur et Guenièvre rappelle, par l'insistance sur les *baisers*, la présentation d'Enide à la cour et l'attribution du baiser de la coutume du blanc cerf:

*Li rois les fait les lui seoir,
si baise. E. et puis Guivret,
Enide au col ses deux bras met
si le rebaise et li fait joie.
La raine ne se raist coie
d'Erec et d'Enide acoler⁴².*

Revenus donc avec Guivret — comme avec l'épervier — Erec et Enide reçoivent du roi et de la reine les baisers que provoque la joie retrouvée à la cour. Encore une fois, la présence d'Erec annule une situation négative qu'Arthur n'aurait pu résoudre, puisqu'il était *seus* et *molt angoisseus* par manque de barons à la cour (v. 6364-71). La scène qui suit les combats

contre Guivret et l'aventure de la Joie de la Cour est donc symétrique à celle qui clôt les deux coutumes du blanc cerf et de l'épervier et qui marque la fin du *premerains vers*. Cette symétrie est d'autant plus marquée que chacune des scènes est suivie d'une cérémonie qui unit dans la gloire Erec et sa femme: les noces et le couronnement.

Erec et Enide est le seul roman de Chrétien de Troyes intitulé d'après le nom du héros et de l'héroïne. Les critiques qui l'ont désigné "le roman du couple" soulignaient l'évolution conjugulée des deux époux, l'importance d'Enide comme guide d'Erec vers la perfection chevaleresque, leur intégration harmonieuse dans la nature et la société⁴³. Il me semble, cependant, que celui-ci n'est qu'un couple entre autres — le plus visible, le plus important aussi. L'union des contraires, archétype de tous les couples qui se multiplient au long du roman, est ici évidente: il s'agit, dans ce cas, de l'union du féminin et du masculin. Comme les invités de l'Autre Monde ou les bêtes féroces qui supportent les trônes du couple royal, la femme est une figuration de l'Autre, mais, intégré à la totalité, le principe féminin a le même poids que le masculin, en accord avec la pensée "tolérante", non manichéenne de Chrétien.

Ces correspondances ne surgissent pas isolées mais s'organisent, pour la plupart, selon un modèle qui, comme la *coincidentia oppositorum*, constitue une image du monde qui repose sur l'harmonie et la complétude, mais qui comprend, selon l'esprit médiéval, l'idée de hiérarchie. Entre le *premerains vers* et le reste du roman, entre les couples Bilis-Bliant et Guivret-Mabonagrain, entre l'épervier et Guivret, entre la coutume du blanc cerf et celle de la Joie de la Cour... s'établissent des amplifications qui relient des images plus simples à d'autres de plus grande complexité, à la ressemblance de la relation microcosme-macrocosme qui, unissant l'homme à l'univers ou celui-ci à Dieu, gouverne en grande partie la vision du monde au Moyen-Age. Le modèle des relations analysées sera, évidemment, la correspondance entre le microcosme qu'est l'oeuvre littéraire, dont Chrétien souligne la *moult bele conjointure* dès la Préface (v. 14), et le cosmos, que gouverne la musique des sphères, image de l'ordre, de l'harmonie et de la beauté de l'univers médiéval.

Ana Sofia Laranjinha
Universidade do Porto

NOTAS

1 — J'utilise l'édition de Mario Roques, établie d'après la copie de Guiot, des "Classiques Français du Moyen Age" (Paris, Champion, 1990).

2 — Cf. Pierre Gallais, "L'Hexagone Logique et la *Logique des Images*", in Helder Godinho (org.), *Em Torno da Idade Média*, Lisboa, F.C.S.H. — Universidade Nova, 1989, p. 137-8.

3 — Interprétation d'Helder Godinho.

4 — La descente du Saint Esprit sur les apôtres se fait sous forme de langues de feu; le solstice d'été marque la plus longue journée de l'an — les deux dates se rattachent au feu et à la lumière — l'apothéose de la lumière (cf. Philippe Walter, *La Mémoire du Temps — fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à La Mort Artu*, Paris/Genève, Champion/Slatkine, 1989, p. 586).

5 — *Ib.*, *Ibid.*, p. 169. Sur la fixation de la célébration de Noël à la date des fêtes du païennes du *sol invictus*, cf. *Id.*, *Ibid.*, p. 475.

6 — Ferdinand Lot, "Nouvelles études sur le cycle arthurien", *Romania*, 46, 1920, p. 42-45.

7 — Reto R. Bezzola, *Le Sens de l'Aventure et de l'Amour (Chrétien de Troyes)*, Paris, La Jeune Parque, 1947, (imp.), p. 9.

8 — *Id.*, *Ibid.*, p. 235.

9 — Cf. Wace, "Le Roman de Brut", in Emmanuèle Baumgartner & Ian Short (éd./trad.), *La Geste du Roi Arthur*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1993, v. 1416-42.

10 — *Id.*, *Ibid.*, v. 1501-03

11 — L'image de la conjonction des contraires comme signifiant de la totalité est assez fréquente chez Chrétien. Dans la scène où Enide pleure sur son mari, endormi, elle lui confie que tous l'accusent de récréance:

*or se vont tuit de vos gabant,
juesne et chenu, petit et grant;
recreant vos apelent tuit. (v. 2549-51.)*

L'expression utilisée par Enide pour montrer que tous, sans exception, critiquent Erec est un vrai condensé de deux images analysées ci-dessus: d'une part, le vieux roi d'Orcel et le roi Ban avec sa troupe de jeunes gens et, d'autre part, les deux frères "petit et grand", Bilis et Bliant.

12 — Dans le manuscrit *R*, Moloas est le roi de l'*Isle de Voirre* (cf. M. Roques (ed.), *O.C.*, p. 240), c'est à dire l'île de verre ou Avalon, assimilée, selon la tradition, à Glastonbury.

13 — Cf. C. Lecouteux, "Le merwunder", *Études Germaniques*, 34, 1977, p. 1-11.

14 — Claude Kappler, *Monstres, Démons et Merveilles à la fin du Moyen-Age*, Paris, Payot, 1980, p. 30-40.

15 — "Chrestien, Macrobius and the Chartrean Science: the allegorical robe as symbol of textual design in the old french *Erec*", *Medieval Studies*, 43, 1981, p. 281.

16 — Notez encore les ordinaux qui précèdent les dix chevaliers dans le premier passage et ceux qui précèdent chaque fée dans la description de la robe d'Erec.

17 — O. C., p. 279-82. Hart remarque aussi la présence du cercle dans l'épisode du Couronnement (p. 268-71), ce qui n'est pas aussi évident.

18 — Sur l'importance du *Commentaire sur le Songe de Scipion* de Macrobe dans la cosmographie du XIII^{ème} siècle, cf. *Id. ibid.*, p. 259-61.

19 — O. C., p. 236.

20 — O. C., p. 237.

21 — Dans le *Bestiaire* de Pierre de Beauvais le ventre du crocodile est assimilé à l'enfer (cf. Gabriel Bianciotto (trad./prés.), *Bestiaires du Moyen-Age*, Paris, Stock, 1980, p. 40); dans celui de Philippe de Thaün il figure le diable (cf. Emmanuel Walberg (ed.), *Le Bestiaire de Philippe de Thaün*, Paris, H. Welter, 1990, v. 679-80).

22 — Brunetto Latini, *Livre du Trésor*, in G. Bianciotto (trad./prés.), O. C., p. 213. Dans la Bible (Is 11, 6; Jr 5, 6; Os 13, 7) le léopard est image de la férocité.

23 — Je dois cette interprétation au Professeur Helder Godinho.

24 — L'analyse ci-dessus est née d'une discussion avec Maria do Rosário Ferreira.

25 — Jourdain de Séverac, in *Recueil de Voyages et de Mémoires publiés par la Société de Géographie*, t. IV, Paris, 1839.

26 — C. Kappler, O. C., p. 54.

27 — Arthur remet à Erec un ceptre surmonté d'une grande émeraude où sont taillées les *ymages* de tous les animaux existant sur terre, homme inclus (v. 6808-24).

28 — L'Espagne est à la frontière entre les deux mondes: les barons qui assistent au couronnement d'Arthur viennent *dès Espagne* (v. 1501).

29 — P. Gallais, qui défend que la contradiction (et son surpassement harmonieux) est un des principes structurant le roman de Chrétien, souligne le caractère "tolérant" de la pensée qui lui est sous-jacente (O. C., p. 131).

30 — Cf. Ana Sofia Laranjinha, *Do Mito à Literatura e do Carnaval à Ironia — Os Heróis e a Realeza no Conte del Graal de Chrétien de Troyes*, Lisboa, 1995 (thèse polycopiée), p. 134-6.

31 — P. Gallais, O. C., p. 141.

32 — Cf. R. Bezzola, O. C., p. 190-1.

33 — *Chrétien nous montre les effets désastreux qu'aurait pu avoir la ségrégation du couple d'Erec et d'Enide si Erec n'avait eu, sitôt amorcée la crise, la saine inspiration de partir. Et, au rebours de la cousine, ce n'est pas Enide qui l'en a empêché (...)*. P. Gallais, O. C., p. 146.

Cf. A. R. Press, "Le Comportement d'Erec envers Enide", *Romania*, 90, 1969, p. 535-6.

34 — Cf. E. Philipot, "Un épisode d'Erec et Enide. La Joie de la Cour. Mabon l'enchanteur", *Romania*, 25, 1896, p. 258-94 et Moud Ouazza, "D'Appollon-Maponos à Mabonagrain: les avatars d'un dieu celtique", in *Actes du Quatorzième Congrès International Arthurien*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, s.d., vol. II, p. 465-71.

35 — *La collusion qui existe entre la Mauvaise Pucelle et les avatars successifs du "grand chevalier" agresseur reprend en effet aux contes celtiques un thème bien connu, celui du géant prisonnier d'une fée qui l'emploie à une oeuvre malfaisante. Tout l'art de Chrétien a été de multiplier en visions de*

cauchemar le gardien des passages et de doter d'ubiquité la mauvaise fée. (C'est moi qui souligne). Paule le Rider, *Le Chevalier dans le Conte du Graal de Chrétien de Troyes*, Paris, SEDES, 1978, p. 267.

36 — Cf. A. S. Laranjinha, *O. C.*, p. 672-3; 66; 70; 72.

37 — *L'Orgueilleux du Passage à l'Étroite Voie* un gardien du passage pour l'Autre Monde dans le *Conte del Graal* (cf. A. S. Laranjinha, *O. C.*, p. 15; 20); les passages étroits se répètent au Pays de Gorre, dans *Le Chevalier de la Charrette*.

38 - Les îles sont des espaces privilégiés dans la représentation de l'Autre Monde (cf. les Iles Fortunées, Avalon, l'Île Noire ou *Ile de Voirre* citée au-dessus).

39 — P. Gallais le compare à un oiseau. Cf. *O. C.*, p. 141.

Le monde dans l'union de des forces contraires — chtoniennes et ouraniennes — peut être représenté par un arbre — axe du monde — avec, au pied, un serpent, et un oiseau sur le sommet. L'image du petit roi, qui ressemble à un oiseau mais a un nom de serpent et qui se dresse sur une tour d'où on le "voit" descendre, réunit à elle seule tout le symbolisme de l'*Yggdrasil*. Cf. Joseph Campbell, *Primitive Mythology*, Dallas, Penguin, 1976, p. 120.

40 — Cf. v. 5696-704. L'absence d'hiver dans le verger implique l'absence de temps, du temps cyclique qui symbolise la vie et la fertilité de la Nature. L'allusion au fait qu'on ne peut pas trouver la sortie du jardin en emportant un fruit d'un de ses arbres rappelle d'autres textes où le respect de l'interdit de manger dans l'Autre Monde est la seule condition pour en revenir vivant, ce qui oppose nettement la fertilité exubérante mais apparente de ces paradis négatifs à la vraie vie. Cf. Pierre Gallais, *La Fée à la Fontaine et à l'Arbre*, Amsterdam, Rodopi, 1992, p. 58-9.

41 — Le groupe qui surgit à la fin du roman — Erec, Enide et Guivret — semble une synthèse de deux groupes constitués dans le *premerains vers*: Yder, sa pucelle et le nain félon, d'une part et, d'autre part, Erec, Enide et l'épervier.

42 — Passage qui s'inscrit entre les vers 6408 et 6409 de la copie de Guiot mais qui se trouve dans le texte du manuscrit surnommé *R*. Cité par Mario Roques (ed.), *O. C.*, p. 231.

43 — Cf. R. Bezzola, *O. C.*.